

il la regardait, immobile, muet, stupidement en extase devant cette sirène qui avait dormi à quelques pas de lui.

Ce fut Mme d'Armangis qui, sans paraître s'apercevoir de son trouble, prit la première la parole. Elle vint à lui, souriante et vive, lui tendant affectueusement les mains, et d'une voix familière et bien franche :

—Comment monsieur mon frère a-t-il passé la nuit ? demanda-t-elle en faisant suivre sa question d'un frais et mélodieux éclat de rire.

Comme Avril, étranglé par l'émotion, cherchait vainement à répondre, elle pencha vers lui son visage en ajoutant avec une petite moue moqueuse :

—Allons, embrassez votre sœur... cela vous déliera peut-être la langue.

Les lèvres de l'amoureux se posèrent si brûlantes que Mme d'Armangis dut se débattre sous son baiser en s'écriant :

—Oh ! oh ! j'ai dit : " votre sœur " et il me semble que vous dépassez l'embrassade fraternelle.

Elle s'était vivement reculée de trois pas et, tout en feignant de rajuster son peignoir légèrement froissé autour du cou, soin qui n'eut d'autre résultat que de mieux faire plaquer l'étoffe sur sa poitrine, elle reprit en rougissant un peu :

—Vous m'aviez pourtant bien promis de vous guérir de votre folie.

Puis, passant aussitôt à un autre sujet :

—Vous le voyez, j'ai donné l'ordre à Victoire de nous monter à l'avenir nos repas dans ce salon, nous y serons plus chaudement que dans les salles du rez-de-chaussée... et surtout plus à l'abri de la curiosité de cette fille et de son père.

—Oh ! leur curiosité !... fit Avril en secouant mélancoliquement la tête.

—Oui, je vous comprends ; leur curiosité n'a pas sujet de s'exercer... et vous le regrettez, n'est ce pas ? Pourvu que je cédaisse, peu vous importerait que ces gens en fussent instruits.

—Ne dites pas cela, Berthe !... Le secret de mon bonheur resterait profondément enfoui dans mon cœur, je vous le jure.

—Vous me le jurez, reprit-elle en souriant. Hier soir, ne m'aviez-vous pas aussi juré complète obéissance à ma volonté, résignation absolue à mes décisions... Là-dessus, je m'endore sur la foi des traités et, une heure après, celui qui m'avait promis d'attendre si patiemment secouait doucement ma porte en implorant déjà une réponse... Sans un verrou qui m'a mise à l'abri, le très-humble esclave serait entré en révolte.

—J'étais fou d'amour, Berthe... et puis, hier, vous aviez daigné me donner un peu d'espoir.

—C'est donc cet espoir que vous vouliez voir si vite se réaliser... Vous n'avez pas la patience longue, convenez en.

Après ces mots dits d'une voix gaie et railleuse, Mme d'Armangis, s'accoudant sur la table, posa son menton sur ses mains et ajouta :

—Voyons, Paul, parlons un peu raison.

Dans cette position, les larges manches du peignoir avaient glissé et, s'étalant en rond autour des coudes, elles exposaient, en leur blanche nudité, deux bras modelés aux yeux d'Avril.

Elle continua d'une voix sérieuse :

—Il y a quinze jours, quelqu'un vous eût dit : Regardez cette belle Mme d'Armangis, si fière, si fêtée, qui voit à ses pieds tant d'adorateurs !... il viendra une heure où, risquant sa réputation, abandonnant tout pour vous, elle ira partager votre solitude dans quelque coin ignoré. " Si on vous avait alors tenu

ce langage, répondez-moi franchement, auriez-vous cru à la réalisation d'un tel avenir ?

—Non, dit l'héritier.

—Et, pourtant nous voici aujourd'hui tous deux réunis en ce village perdu... A mon âge, Paul, on est ridicule quand on emploie toutes les simagrées dont use une fausse vertu qui ne demande qu'à se rendre. Il faut se donner sans hésitation ou refuser nettement. A quarante ans, une faute ne vous surprend pas : on la commet à bon escient ou on s'en abstient sans marchandier avec soi-même.

Et, se mettant à sourire :

—En un mot, dit-elle, c'est une question de verrou qu'on ouvre franchement ou qu'on ferme résolument à l'heure de la suprême décision.

A ces paroles, qui réveillaient en lui le souvenir de la nuit passée, Avril lui adressa un regard si tristement désespéré qu'elle partit d'un joyeux éclat de rire.

—Avant d'ouvrir ce verrou, continua-t-elle, une femme est-elle donc bien coupable de demander à celui qui implore : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Ne me tendez-vous pas un piège ?

A ces derniers mots, Paul crut entendre la voix de la prudence qui lui murmurait à l'oreille :

—Garde à toi !

Alors, en même temps, se retraça, dans son souvenir, cette scène où Bourguignon, refusant de révéler le passé de Mme de Josères, offrait de lui dévoiler la vie de Mme d'Armangis.

—Suis-je sur une pente fatale ? se dit-il.

Mais aucune sage méfiance pouvait-elle tenir devant cette femme dont les enivrantes effluves lui montaient au cerveau ?

Pendant la courte hésitation de sa dupe, Mme d'Armangis tout en jouant pour lui l'émotion d'une peureuse incertitude de l'avenir, était en proie à une réelle et secrète crainte.

—Va-t-il m'échapper ? se demandait-elle.

Elle fut promptement tirée de cette angoisse par la voix de Paul qui, en s'agenouillant à ses pieds, reprit d'un ton tristement doux :

—Vous attirer dans un piège ? Oh ! ne conservez pas une telle crainte, ma belle adorée.

—Il est à moi ! pensa la sirène dont le regard, filtrant à travers ses longs cils baissés, avait plongé dans les yeux étincellants du jeune homme.

—Puis-je attirer dans un piège l'ange qui m'a sauvé de celui où je devais périr ?

Sur cette allusion au rôle de protectrice, que répétait l'héritier pour la troisième fois, la grande dame avait soudainement relevé la tête et elle allait sans doute interroger Paul quand une phrase de ce dernier appela tout à coup sa curiosité sur un autre point.

—Oui, continua-t-il, vous m'avez sauvé. Pourquoi ne pas avouer votre bonne action ? Craignez-vous donc que mon cœur ose vous reprocher le passé ?

—Le passé ? répéta Berthe étonnée.

Le jeune homme crut imprudent de trop appuyer sur une explication et, secouant la tête, il se contenta d'ajouter ces quelques mots :

—Je veux vous faire oublier l'indigne amour de M. de Valnac.

—De Francis ?... de mon frère ? prononça Mme d'Armangis sur le ton de la plus sincère surprise.